

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

EN MEMOIRE DE RUVARAC
&
LE TOMBEAU DE KOSTA RUVARAC



Спомен на Руварца / Spomen na Ruvarca
&
Над гробом Косте Руварца / Nad grobom
Koste Ruvarca

LAZA KOSTIĆ

POÈMES

Traduit du serbe par Boris Lazić

◆ *Poésie* ◆

EN MÉMOIRE DE RUVARAC
Спомен на Руварца

C'était la veille du Nouvel an,
Je rentrais tardivement à la maison
d'un dîner, d'une joyeuse compagnie :
il a sonné trois fois d'un proche clocher
lorsque ma porte grinçait sous la clé ;
était-il aux alentours de minuit ?

Et ce silence :
non pas silence d'un sommeil paisible,
plutôt celui qui entoure un malade grave ;
le vent soufflait, tel
la respiration discontinuée, convulsive
d'un malade.
La cour était sombre et c'est à peine si
quelque chose de blanc passait devant
la maisonnette affaissée ;
je pensais à l'esprit inquiet
d'une voix défunte
qui parfois vient au monde à l'Académie,
suggérant de restaurer la ruine,
et qui depuis erre, dans l'attente des fruits.
Prend ton mal en patience, ô esprit,
dès l'entrée dans la chaude chambre,
je pousserai un soupir en ton souvenir,
j'en ai le temps – étant académicien moi-même,
alors que toi, comme je le pressent,
tu concours pour l'instant tragique. –
Une douce chaleur s'exhalait du poêle
où brûlait une souche,
comme le corps défunt, craquelé, noircit,
de l'année écoulée

qu'on brûlerait afin qu'en vampire elle ne mue. –
Cette année passée, cet an dernier,
comme il fut terrible dans nos vies,
comme il pourrait l'être si – ô malheur –
il revenait, tel un vampire,
à la vie !
Quelle horreur ! S'en était assez des idées noires !
Je me mettais à mon aise, tournais le dos au poêle
et cherchais une lecture
afin de chasser les spectres troubles
de cimetières rendus à la vie
et des vies mortes.
L'*Evangile* était sur la table,
la meilleure des consolations à de telles misères.
En pure perte ! chaque verset, chaque mot me
rappelaient
L'agnelet héroïque
qui morte rendit sa vie immortelle
pour en aviver la tombe.
Je tournais une page, puis une autre,
devant mes yeux passaient des têtes
tels des crânes décharnés.
Je m'attaquais déjà à l'*Apocalypse*.
De page en page, les lettres devenaient troubles,
d'obscurs épouvantails apparaissaient
et prophétisaient à leur propos ;
les saintes vérités évangéliques
n'en rendaient ce leurre que plus sévère.
Elle était là, la grande prostituée,
celle que la *Révélation* révèle,
elle montrait sa luxure mise à nu,
se tordait de sourde douleur –
se mourrait-elle, mettait-elle au monde ?
auprès d'elle se tenait un dragon,
une hydre à sept têtes,
sur la première des têtes une tête de mort,

sa gueule crachant une flamme bleue
qui doucement léchait la noire fumée
comme si elle écrivait –
sur ces jets, je lus en épelant :
Ruvarac !... Ruvarac ? comment donc, monstre ?
Ha ! c'est à cela que je te reconnaissais, fille lubrique :
toi, femme, tu étais l'an passé,
alors que toi, l'hydre, étais son âme
qu'elle expirait dans un râle dernier –
cette lubrique à l'heure dernière
avait encore le temps d'enfanter !
Puis quelque chose retenti.
Comme l'effort d'une toux sèche, étouffée,
était-ce le râle de la mourante année ?
Quelqu'un, en effet, frappait
à ma porte : toc, toc, toc !
Et je soufflais, d'une involontaire manière : « Entrez ! »
La porte s'ouvrit en silence,
En silence apparut une ombre blanche –
Non, pas une ombre, un mort. L'épouvantable
Révélation pensait-t-elle étaler sous mes yeux
l'ensemble de ses prodiges,
de ses tueries, de ses résurrections ?
d'un « Bonsoir ! » le spectre me saluait :
je connaissais la voix ;
comme la brise de minuit qui, par les sépulcres,
ébranle des saules les blancs cristaux ;
je connaissais la voix ; ainsi respirait
dans ses heures dernières
Ruvarac Kosta.
« Bonsoir » ! et sous le linceul,
il me tendait un squelette en guise de salut :
je l'acceptais, et sa poigne glaciale
me libérait, bien que stupéfait, de toute peur.
« Bonsoir », répondis-je,
et afin qu'il comprenne que je n'avais nulle frayeur,

j'entrepris de blaguer à son propos :
« Pardieu, pourquoi venir si tard,
est-il possible que tu fusses, toi aussi, si débauché ?
ou est-ce une marque de ton destin,
serais-tu condamné, après trépas,
à cela même que, de ton vivant, tu méprisais !? »
Il souriait, goguenard : « Oh,
Je sais déjà ce que tu penses ; songerais-tu
que je sois mort ?
Hélas, comme on peut être ici-bas superficiel!
Et tu voudrais saisir de l'homme la vocation ?
Tu ne perces même pas ses fondements !
Cette planète, la Terre, est terre :
ta vocation, alors, comment l'accomplir,
ô aveugle : en elle, ou sur elle ?
qu'est-ce qui est meilleur ; le cœur ou l'écorce ?
le comprends-tu, superficiel ? »
Evidemment, j'aurai su y répondre,
mais je ne voulais le peiner, c'était un hôte rare :
je gardais le silence, pensif en apparence.
« Qu'est-ce que tu lis ? » demanda mon hôte.
L'Évangile, dis-je.
« Met-le de côté, j'en suis las,
j'écoute ce cursus depuis un an entier,
c'est pourquoi j'ai récréation
jusqu'au premier chant du coq. » –
« Tiens donc ? voilà qui me plaît :
si c'est ainsi, tu sauras, certainement,
si Renan à raison ou tort ? »
« « On ne dévoile », dit le squelette,
« les Officiels secrets à des superficiels.
A présent, venons-en à autre chose :
parle-moi d'elle ! »
Il s'assit, les feux de la curiosité
allumant ses orbites :
il s'enquit à propos de son aimée.

Je lui disais qu'elle chérissait son souvenir,
qu'elle le gardait en mémoire éternelle,
car elle se souvenait du lui, avec certitude je le savais,
chaque fois qu'on chantait « Souvenir éternel ».
Son âme consciente lui était tout acquise,
Mais à un autre elle offrirait du corps l'inconscience.
Ayant vu que l'histoire lui convenait,
je profitais de l'instant propice :
« Puisqu'on s'est déjà rencontré de la sorte,
prête-moi un peu de ton savoir !
prête-moi un peu... » – Mon hôte de m'interrompre :
« Encore ce prête-moi ! Mais enfin, jusqu'à quand ?
Tout mon argent repose à l'Atelier de traduction ! »
« Prête-moi un peu de ta science
et éclaire-moi, que devrai-je croire à propos
de certitude en l'universelle résurrection ? »
Voulait-il, complaisant, atténuer à présent
l'effet premier de son refus de prêt,
était-il touché par le rapport amoureux,
toujours est-il qu'il se levait, se redressait,
l'index du bras droit sur le front posé,
celui de la main gauche sur les hanches,
et d'une voix tonitruante s'exclamait :
« Alpha et oméga ! »
En effet, l'expression de son crâne
(qui surmontait des épaules les os)
rappelait un petit alpha, alors que sous l'autre index
les hanches blêmes se contorsionnaient
telles un grand oméga. « Comprends-tu ?
Je vais te l'expliquer par un verset du livre !
Ouvre le livre ! » Je l'ouvrais.
Je tournais les pages : lui aussi, attentif,
était à l'affût, par l'entrelacs des chapitres, du verset.
« Là ! le voilà ! regarde ! « Je suis alpha et – »
Je me retournais – mon hôte n'était déjà plus là.
Maudit soit-il ! m'aurait-il abusé !?

Je regardais autour, revenais au livre,
y lisais : - le début de la passion du Christ,
la trahison de Pierre, le chant du coq :
il aura certainement lu ces mots,
puis, soucieux de ne pas manquer au cours,
suivant la loi de l'association
des idées apparentées il aura pensé
que le coq avait vraiment chanté,
d'où la raison d'une telle trahison.
Mais peu importe, merci, mon hôte,
à jamais merci ! Tu m'en as dit assez. –
Alpha et oméga !
Ô sagesse de la mort, ô vive sagesse
du mourant !
Alpha est la tête, alpha, c'est l'esprit,
le commencement de tout, de l'âme le bâtisseur,
qui y construit les futures splendeurs :
alors qu'oméga, oui, oméga, c'est la hanche,
la honte, la panse, l'avidité et la luxure,
l'éternel fossoyeur de l'architecte spirituel,
cet oméga est la fin, la fin de tout.

Première publication : 1865

LE TOMBEAU DE KOSTA RUVARAC

Над гробом Косте Руварца

EXTRAIT

« ...Eveillez-le ! ---- Attends ! Surtout pas !
Et même si tu pouvais de ta main de mortel
éveiller, raviver la mort elle-même,
écarter la borne inchangeable
qui déchire en deux l'univers,
si tu pouvais de ta main téméraire arracher
du visage de Dieu l'immaculé voile
et nous en montrer le revers,
si même cela une force mortelle le pouvait –
pas même alors, pas ainsi, pas de la sorte !
Ne le réveillez pas, ayez pitié de lui !
Laissez-le profiter selon son bon désir
après la rude école de ces vacances-là...
... Alors que je pensais à la manière
dont d'un mortel le verbe pourrait
répondre à l'appel de la vie,
Ruvarac à l'appel répondit :
Il se tut ; ce fut sa réponse !
Ô mon Ruvarac !...
... Je te le jure, par ma vie,
il s'agit encore de ta meilleure critique
et personne n'en a composé de meilleur :
on pourrait juste lui reprocher
cet humour que l'ensemble du monde littéraire
ne perçoit que trop bien... »

Première publication : 1863

Date de publication sur *Serbica.fr* : juillet 2012.